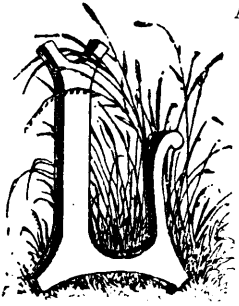


LES NOISETTES



A verte avenue toute droite s'allongeait sous les branches croisées, bien loin, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait endoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'apparence d'un paysage de jardin, tel qu'on

en voit à Versailles ou dans les gravures d'Eisen. Des deux côtés le clair taillis s'étendait, formant de petits îlots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger qui passait sur les cînes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement, à petit pas : elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne ; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos ; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et folsonner ; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chavdes journalières de ces pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucre d'orge ou dans les éditions vieillottes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'ils se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre, et force leur fut de se parler.

— C'est décidé, alors, dit elle d'une voix douce où tremblait pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants ?

— Je veux, au contraire, que notre petite fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

— Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle... la belle affaire ! Ils sont toujours sûrs d'avoir du pain...

— Mais pas de beurre ! fit observer le grand-père.

— Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit-elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

— Regardez donc, mon ami, fit elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand papa s'approcha, appliqua à ses yeux son lorgnon d'or, regarda le coudrier et répondit :

— Ce sont des noisettes, en effet.

— Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand-papa regarda la grand'maman avec quelque surprise. Voilà déjà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes... Cependant, il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme. Elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi mûres et les mit à son corsage avec une épingle.

— Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant la feuillée éclaira singulièrement le visage de bon papa, ou bien était-ce un souvenir ?

Les yeux gris de grand'maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante. Il se rappelait fort bien, mais que venaient faire les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite-fille ?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches réclamaient l'émondeur, mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

— C'est ce coudrier-là, dit elle — car c'est un vieux coudrier — qui était si chargé de noisettes l'année que...

— Je sais, je sais, fit bon papa en cherchant à s'échapper, mais elle le tenait bon.

— J'étais ici-même, il vous en souvient, et j'avais dépoilé les branches basses quand vous vintes... C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette, et à mesure que les noisettes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards ; le dernier bouquet, c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

— Ma chère femme ! murmura bon papa

— Et vous m'avez dit en même temps : — Madeleine, si vos parents refaient de nous marier, je me ferai sauter la cervelle...

— Et on nous a mariés, et nous sommes heureux depuis trente-sept ans ! conclut bon papa.

— Et nous n'étions pas riches ; nous le sommes devenus... les enfants le deviendront... Vous souvenez-vous ?...

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte, vers l'orée du bois, où le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

— Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

— Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

— Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre...

— Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand'maman, ils croqueront aussi des noisettes !

HENRY CARVILLE.

LA MODE



TOILETTE DE VILLE

Cette élégante toilette est en tissus fantaisie et velours. Fichus de velours, à godets, croisé sur un corsage plat. Colletière Pierrot, en velours, autour du cou. Ceinture semblable d'où s'échappent de longues coques. Manches ballon, à hauts poignets de velours. Jupe cloche, unie. Chapeau rond en feutre, orné par deux plumes princes de Galles. Voilette blanche à pois noirs.

Mesurage : 12 verges de lainage, grande largeur : 4 1/2 verges de velours.



TOILETTE DE RÉCEPTION

En soie gris-argent. Robe forme polonaise, à corsage plat, orné par une applique de guipure de Venise. Col montant, épaulettes en guipure sur jockeys découpés en créneaux au-dessus de manches ballon, coartés. Jupe éventail, ouverte devant sur un panneau de soie bleu clair, encadré dans des appliques de guipure.

Mesurage : 17 verges de soie gris-argent.

LA VIE PRIVÉE A TRAVERS LES AGES

CHINE

La vie privée en Chine ne ressemble point du tout à la nôtre.

Une dame chinoise se lève ; son lit, qui n'a point de draps, est fait avec prestesse. Elle procède à sa toilette. Sa coiffure est une opération si compliquée qu'on la défait le moins souvent possible. Une fois qu'est élevé le savant édifice, le superbe échafaudage des nœuds et des épingles, on s'arrange pour qu'il dure longtemps. La chinoise, qui déjà vit les pieds dans des moules à déformation — affaire d'esthétique paraît-il, — dort la nuque posée sur un rouleau de bois afin de ne pas gâter sa coiffure.

Le matin donc, elle se contente de s'enduire de miel avant d'appliquer sur sa peau les couleurs qui feront d'elle la plus belle femme du monde.

Rien de plus variable que les règles qui sur la terre, servent à l'appréciation de la beauté.

L'atrophie des pieds entre, là-bas, pour presque tout. Le pied, la massivité chez l'homme, est considéré comme la perfection ; chez la femme, au contraire, c'est la sveltesse. Il faut qu'on puisse l'appeler *timide souris* ou *ombre légère*. Et Dieu sait si ce double titre leur convient ! La Chinoise est très belle lorsqu'elle mérite le titre de "Plaine lune" et que son teint est comparable à "la graisse nouvellement fondue."

Après la toilette, les repas, toujours en nombreuse compagnie.

Les invitations ont été faites sur papier rouge, dans la forme consacrée : "Le... heureux jour du présent mois, une petite fête intime attendra